

*Un voyage dans les émotions,
la mort m'a réveillée...*

Chapitre 4

Avril – Mai 2012

L'instinct ou la culpabilité

L'hiver a fait doucement place au printemps. Les semaines se succédaient inlassablement dans un rythme effréné : les soirées jeu, les horaires sans compter et sur une note beaucoup plus joyeuse, la saison des mariages débutait. Des moments de joie, de fête avec des copains de mon passé, miroir heureux de mon évolution des dix dernières années.

Je laissais un peu mon angoisse de côté et partais dix jours en road trip en Bretagne avec ma deuxième meilleure amie. Une aventure incroyable, une très grande liberté et la découverte de paysages magnifiques. Je me retrouvais transportée dans mon imagination. La bruine et le vent ne nous empêchaient pas de profiter pleinement de notre voyage. Je sautais sur toutes les occasions pour rire, manger des spécialités bretonnes, danser, courir sur la plage, grimper sur des rochers : vivre tout simplement, sans peur des conséquences. Car la vie était magique.

La maladie de mon père me révélait de plus en plus cette dualité : d'un côté, cette peur de l'inconnu m'a angoissée mais je me suis empêchée de le laisser transparaître. Ne serait-ce pas de l'égoïsme que d'ajouter la gestion de sa propre peur à une personne déjà malade ? Après tout, je n'avais pas envie de faire culpabiliser mon père et de lui prendre de l'énergie supplémentaire juste pour me rassurer sur son état. Et d'un autre côté, la vie en soi devenait beaucoup plus colorée. Comme si, en tant qu'enfant, je me projetais moi-même dans la maladie et que je voulais vivre plus intensément pour compenser les jours sombres de mes parents.

Ce voyage en Bretagne m'a donc permis de faire une pause, d'oublier un instant la situation et de poser un châle sur mes questionnements réguliers.

Le retour à la réalité n'en a été que plus difficile : à ma rentrée à Antibes, j'apprenais que le traitement ne marchait toujours pas et que de nouveaux protocoles étaient à présent nécessaires. On entraînait dans la triste liste des 2% de cas non bénin. L'incertitude et l'inconnu nous frappaient de plein fouet : les médecins semblaient essayer un peu à l'aveugle, augmentant les doses et testant de nouvelles méthodes. A chaque fois, des cycles de trois traitements puis une vérification qui se terminait toujours de la même façon : une mauvaise nouvelle. Je commençais alors à envisager le pire sans toutefois le formuler. A partir de ce moment-là, tout s'est accéléré : la noyade dans mes soirées de plus en plus longues et les week-ends surchargés.

Je remontais à Gap de manière plus fréquente et, mi mai, je voyais pour la première fois mon père blême, marqué par toutes ses semaines de traitement, physiquement et psychologiquement. Mon père était méconnaissable. Comment repartir vivre ma vie, cette vie que j'aspirais à préserver deux semaines auparavant ? Cette dualité intérieure allait s'intensifier : je voulais être encore plus présente, être disponible pour lui, pour ma mère et plus je m'engageais, plus j'avais cette soif de vie active, colorée, intense, qui, paradoxalement, allait diminuer petit à petit. Comment tenir



physiquement et psychologiquement le rythme des trajets à Gap presque tous les week-ends, puis les soirées avec les amis la semaine ?

Il fallait tout de même que je reparte à Antibes, la terre continuait de tourner, le travail était toujours là le lundi matin et par-dessus tout, mon père me faisait bien comprendre que je ne devais pas changer mon rythme. Quelle ironie, quelle valse des sentiments ! Tout se bousculait dans ma tête. Je rentrais donc, le cœur lourd. Mon corps était à un endroit, mes pensées restaient à Gap. Deux jours après mon retour chez moi, j'apprenais que mon père venait de se faire hospitaliser pour une semaine. Ce fut un déchirement. Une culpabilité et un sentiment de peur : je commençais à envisager que mon père ne fut pas éternel. Dans ce tourbillon des émotions, chaque décision était un choix entre mon père et (ce que je considérais alors) ma propre vie. Devais-je remonter à Gap ou devais-je aller comme prévu à l'enterrement de vie de jeune fille d'une amie ? Devais-je écouter mon père qui me disait de continuer à vivre ou devais-je suivre la décision socialement établie de remonter le voir et de soutenir ma mère ? Je décidais alors de n'écouter personne d'autre que ma propre intuition.

Ce genre de décision a rythmé mon quotidien pendant environ un an. Si l'on se met dans la perspective que ces questions étaient 'limitées' en nombre, il ne faisait aucun doute que remonter voir mon père était la réponse toute indiquée. Par contre, je ressentais très profondément un tabou trop peu souvent abordé : la culpabilité de l'enfant vis-à-vis de sa vie. L'inconnu de la maladie, de ses traitements et de son avancée était une épée de Damoclès non seulement sur le malade mais sur ses proches. Du point de vue de l'enfant, à un moment on se pose la question de la durée et de quand on pourra « reprendre » sa propre vie. Car même si au début, nous pouvons être amené à vivre intensément pour compenser, cela s'avère difficile sur la durée et l'on abandonne donc un côté de la balance : mais quel côté devais-je abandonner ? Etre moins présente pour mon parent ou laisser en veille ma propre vie et mon épanouissement. Ce choix m'a tellement impactée pendant la fin de la maladie que j'en suis venu à réviser et supprimer tout jugement envers les personnes confrontées au même dilemme. Ce choix et cette dualité sont également une source d'incompréhension parmi les différents membres d'une famille. J'étais proche géographiquement de mes parents. Comment faire comprendre cette dualité à mes frère et sœur qui étaient plus loin et ne pouvaient pas se déplacer aussi fréquemment que moi, et qui devaient se trouver à contrario dans une souffrance de ne pouvoir, eux, avoir le choix ?

Mon intuition me conseillait de remonter dans les Alpes. J'informais donc mes copines de cette urgence : je ne serais pas des leurs. Le vendredi, je prenais la voiture en début d'après-midi et après trois heures de route, je me retrouvais directement à l'hôpital, où je trouvais mon père plus blême que jamais. Je faisais bonne figure, ne montrait pas trop mes émotions. Ma mère faisait elle aussi semblant de bien aller. Nous sommes rentrées seules à la maison et nous nous sommes effondrées dans le garage. Toutes les deux en pleurs, dans les bras l'une de l'autre, une connexion dans la douleur. Ma sœur, ayant pris une semaine de congé, nous a rejoints le lendemain à l'hôpital. Je ne saurais jamais si c'était le fait de nous voir toutes les deux à son chevet (ma sœur et moi), mais mon père s'est mis à pleurer. Cette vision nous a encore plus touchées : c'était la deuxième fois en vingt-neuf ans que je le voyais pleurer. L'émotion était palpable. Il était heureux de nous voir et en même temps il devait surement réaliser la gravité de la situation. Les médecins nous ont alors appris qu'il avait trop de fièvre et ne pourrait pas sortir avant le début de la semaine d'après. Cette nouvelle nous a tous déprimés et pour ma part, j'ai ressenti une grande solitude. J'allais devoir rentrer à la fin du week-end et ne le verrais donc pas retourner à la maison. Nous avons passé trois jours à faire des allers retours à l'hôpital. A essayer de ne pas nous laisser abattre le soir quand nous étions toutes les trois entre filles malgré une ambiance maussade. Je repartais donc sur la côte d'Azur, le cœur lourd, les pensées chargées d'amertume.

Après une semaine de travail intense, ayant besoin d'exprimer mes émotions et de me reposer



psychologiquement, je partais chez ma meilleure amie en Avignon. J'arrivais en début de soirée et je m'effondrais en larmes dans son salon. Je prononçais pour la première fois le mot de mort, ce mot que je redoutais tant. Je formulais de manière décousue tout ce que j'avais sur le cœur et reconnaissais enfin que la situation n'était pas anodine et l'issue pas forcément celle que l'on aurait espéré. Je ressentais ce soir-là, au plus profond de mon corps, une boule au cœur. Un truc qui me comprimait la poitrine. La souffrance qui passait de ma tête à mon cœur, mes émotions impactant mon corps. Elle m'écoutait, elle me soutenait, elle ne disait pas grand-chose.

Fin mai est finalement arrivé et avec lui la date de départ dans ce grand parc d'attractions. Cela tombait à pic pour me faire un peu d'air et profiter du temps dans la capitale pour retrouver mon frère et ma sœur, dans un lieu « neutre ». La première journée, nous l'avons passée à courir, à vouloir faire le plus possible, à s'éclater, à rire et à savourer l'instant présent. Le deuxième jour respirait le dépassement de soi, que ce soit pour affronter des peurs (notamment faire des attractions de chute libre) ou pour affronter la réalité. Ce fut en effet ce soir-là, lors d'un repas extrêmement agréable et copieux, que nous avons abordé le sujet de la maladie avec mon frère. Nous voulions lui faire comprendre la gravité de la situation.

Qu'il était difficile de parler de la mort de ses parents...



